
Survie d'un type littéraire. Quand le *schnorrer* fait son entrée dans les œuvres d'Israel Zangwill et d'Albert Cohen.

Survival of a literary type. When the schnorrer enters the works of Israel Zangwill and Albert Cohen.

Mélisande Labrande



Pour citer cet article

Mélisande Labrande, « Survie d'un type littéraire. Quand le *schnorrer* fait son entrée dans les œuvres d'Israel Zangwill et d'Albert Cohen. », *Fabula / Les colloques*, « Habiter les mondes de la fiction (I). Des types : innovations historiques et adaptations. Populations fictionnelles », URL : <https://www.fabula.org/colloques/document14601.php>, article mis en ligne le 08 Août 2025, consulté le 21 Octobre 2025

Survie d'un type littéraire. Quand le *schnorrer* fait son entrée dans les œuvres d'Israel Zangwill et d'Albert Cohen.

Survival of a literary type. When the schnorrer enters the works of Israel Zangwill and Albert Cohen.

Mélisande Labrande

Dans *Les Mots et les choses*, Michel Foucault rapporte le problème qu'a rencontré l'histoire naturelle lorsqu'elle s'est constituée à partir du XVII^e siècle en un « champ nouveau de visibilité » en opérant un passage du régime de la série à celui du tableau. Pour nommer le visible, il importait aux naturalistes d'établir les identités et les différences entre tous les êtres naturels afin de les ramener à un système de variables et, ainsi, de pouvoir dégager des comparaisons (Foucault, 1976, p. 143-144). Mais « qui peut assurer que chaque structure n'est pas rigoureusement isolée de toute autre et qu'elle ne fonctionne pas comme une marque individuelle » ? Si des caractères communs permettent aux biologistes de dégager des catégories, « il se pourrait après tout que [...] le nom commun, jamais, ne puisse naître du nom propre » (p. 158). La perplexité du naturaliste que Foucault met en scène provient de la difficulté à reconnaître les différences pertinentes, ce par quoi les individus sont reconnaissables, identifiables et donc comparables.

Outre la biologie, diverses disciplines appréhendent leur objet ou leur population par le biais de classifications, en ayant recours aux catégories et aux types. Ce terme est employé par les anthropologues, les sociologues ainsi que par les théoriciens ou critiques de la littérature. Une publication récente dans ce domaine définissait le type comme une « catégorie figée de la pensée et de l'imagination, catégorie partagée par une collectivité » (Grall, 2007, p. 81)¹. Toutefois, le caractère figé de ces catégories n'exclut pas une certaine plasticité. Psychologique, sociologique, physiologique ou axiologique, une catégorie prend corps à un certain moment,

¹ Plus encore que les types cognitifs, les types littéraires « opèrent en général sur le mode de la variation ». L'autrice ajoute : « Un personnage littéraire est rarement LE type [...] sauf, peut-être, dans le cas des mythes littéraires, où l'on peut parler de prototype. [...] [L]e personnage fictif *fait* simplement *référence* à un type, c'est-à-dire que sa détermination dans le récit fait que le lecteur l'assimile à une catégorie générale. » (Grall, 2007, p. 84)

comme un précipité dans un liquide, mais la vision du monde qu'elle informe peut être modifiée ou réagencée sous l'effet de l'émergence d'un objet inclassable.

L'objet de la présente étude est une de ces figures qui mettent au défi l'élan de classification qu'elles provoquent. On veut parler ici du personnage du *schnorrer* dont on s'efforcera dans un premier temps de définir le processus d'apparition comme phénomène historique et social dans un contexte géographique et culturel donné : l'Europe centrale et orientale, et de fixation par la langue, en l'occurrence le yiddish. On verra ensuite comment cette figure intervient dans l'œuvre de deux auteurs : le Britannique Israel Zangwill (Londres, 1864-Midhurst, 1926) et l'écrivain de langue française Albert Cohen (Corfou, 1895-Genève, 1981). Outre des affinités importantes sur lesquelles nous reviendrons², ces deux romanciers présentent la particularité de s'être emparés de ce type dans des romans qui ont connu des succès mondiaux, lui offrant une survie et une certaine notoriété³ tout en prenant des libertés quant aux caractéristiques culturelles initiales de cette figure.

Du phénomène historique au type social et culturel

Le *schnorrer* désigne en yiddish le mendiant convaincu de sa légitimité à obtenir ce qu'il requiert⁴. Recouvrant une figure plus large que le mendiant urbain de nos sociétés contemporaines, le *schnorrer* mendie avec aplomb, audace ou insolence, selon le point de vue où l'on se place, sans offrir de remboursement, ni immédiat ni différé. L'orgueil se combine chez lui à l'expression d'un besoin. Un terme existe en yiddish pour décrire cette disposition orgueilleuse, le même qui dit le culot, le toupet : c'est la *chutzpah*, qui est tant le sentiment inspiré par le *schnorrer* que le style dans lequel il quémade. Cet orgueil le distingue d'autres personnages démunis peuplant la culture yiddish, comme le *schlemiehl*, l'idiot bon à rien ou encore le *schlemazel*, le malchanceux qui aborde son infortune la tête basse.

Pendant un millénaire, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale et l'extermination des Juifs d'Europe, le yiddish fut la langue principalement utilisée par les communautés juives ashkénazes. De cette langue métissée issue de plusieurs souches, certains termes passés dans l'allemand et l'anglais sont encore utilisés aujourd'hui. C'est le

² Les affinités entre ces deux auteurs ont fait l'objet d'études ponctuelles : voir Thau, 2005 ; Lugassy, 2007 ; Vacher, 2012.

³ Chez Cohen, on le verra, cette notoriété se lit entre les lignes, car le mot yiddish de *schnorrer* n'apparaît que sous forme cryptée.

⁴ Dans la *Jewish Encyclopedia*, la notice « *Schnorrer* », s'ouvre ainsi : « Terme judéo-allemand qui désigne, avec une tonalité de reproche, un mendiant juif nourrissant une aspiration à une certaine respectabilité [*Judeo-German term of reproach for a Jewish beggar having some pretensions to respectability*] » (Jacobs et Eisenstein, 1901-1906, ma traduction).

cas de *schnorrer*. L'origine étymologique de ce terme diffère selon les sources⁵. Selon le dictionnaire Duden, il viendrait de *schnurren* (issu du moyen-allemand *snurren*) dont le premier sens est « ronronner », gronder, chanter d'une voix caverneuse. Le substantif « *die Schnurre* » désigne le récit bref et divertissant d'un événement amusant ou merveilleux⁶. Cette étymologie, qui se retrouve dans la *Schnurrpfeiferei* (instrument à vent), est un premier indice de l'affinité du *schnorrer* avec le vagabondage et le récit divulgué, ce qui prend tout son sens si l'on considère l'origine historique du *schnorrer*.

Avant d'être ce type incontournable de la culture yiddish dans ses représentations des *shtetls* et des ghettos, le *schnorrer* désigne une réalité historique. Au milieu du XVII^e siècle, lors d'une campagne de libération de l'Ukraine de l'Est de la domination polonaise, des milliers de Juifs furent massacrés, suspectés d'être les alliés des Polonais. À la suite de ces pogroms en 1648-1649, des dizaines de milliers de Juifs s'exilèrent vers l'Europe de l'Ouest. Les populations juives qui étaient alors déjà installées en Europe centrale et occidentale virent arriver ces flux de populations dépendant entièrement du soutien des communautés locales. C'est parce que ces mendiants obtenaient souvent leurs aumônes en diffusant des récits d'une communauté à l'autre qu'ils auraient gagné ce nom de *schnorrer*⁷.

Le type historique du *schnorrer* évolue avec la modernité. Le dépouillement d'archives d'institutions de charité et de journaux des populations juives installées en Allemagne a permis de montrer qu'au cours du XIX^e siècle, une transition s'est opérée dans la manière dont ces mendiants furent gérés et perçus au sein des communautés juives (Bornstein, 2013). À partir des années 1840, on passe progressivement d'un modèle d'aide directe, de personne à personne, à un modèle centralisé où l'aide est coordonnée par les institutions de la communauté, suivant un objectif déclaré d'élimination de la mendicité. Corollairement à ce changement

⁵ « C'est en vain que nous avons essayé ici de prouver l'origine étymologique du mot *schnorrer* ; il n'en a pas, ou en a trop, comme le jargon auquel il appartient est l'enfant multicolore de mille parents, une écurie d'Augias de toutes les langues de l'Orient et de l'Occident, une salle de chirurgie pleine de membres brisés et disloqués, parmi lesquels on ne voit parfois qu'un nez sain ou une clavicule entière, bigarrés et aventureux. [Umsonst versuchten wir es hier, die etimologische Abstammung des Wortes Schnorrer zu beweisen ; es hat keine, oder es hat deren zu viele, wie der Jargon, dem es angehört, das vielfarbige Kind von tausend Eltern ist, ein Augiasstall aller Sprachen des Morgen- und Abendlandes, eine chirurgische Stube voll zerbrochener und verrenkter Gliedmaßen, worunter nur zuweilen eine gesunde Nase oder ein ganzes Schlüsselbein bunt abenteuerlich dazwischen läuft.] ». Ainsi commence le tout premier texte, consacré au *schnorrer*, que l'écrivain Leopold Kompert, juif de Bohême de langue allemande, publiait dans un journal imprimé en lettres gothiques (1846, p. 149, ma traduction).

⁶ Voir Duden *Deutsches Universalwörterbuch*, 1996.

⁷ Voir l'introduction qu'Edna Nahshon consacre à la pièce *The King of Schnorrers*, dans l'édition qu'elle a faite des adaptations théâtrales de et par Zangwill : « Les *schnorrers* dépendaient des habitants pour obtenir le gîte et le couvert ou une aide financière. En échange, ils offraient à leurs hôtes des récits de leurs voyages, des nouvelles du monde, des nouvelles récentes des communautés juives où ils étaient passés. Au fil du temps, l'humour, l'insolence et une certaine érudition s'attachèrent à leur réputation. [Schnorrers relied on native residents to be taken in for temporary room and board and charitable donations. In return, they regaled their hosts with tales of their journeys, news of world affairs, and the latest from the Jewish communities they had visited. Over time they gained a reputation for humor, sauciness, and a measure of erudition.] » (Nahshon, 2006, p. 391, ma traduction).

du système de charité, le sentiment individuel d'obligation vis-à-vis des *schnorrers* évolue. Dans le système traditionnel, la charité était motivée par des principes religieux tendant à pérenniser le statut de mendiant, puisqu'en permettant au riche de faire l'aumône, le mendiant lui donnait l'occasion de faire le bien. Moins prégnants dans des sociétés laïcisées, ces principes laissent place à un sentiment d'obligation sociale mâtiné de mauvaise conscience. Le trait de caractère imposant voire écrasant du *schnorrer* s'affirme alors d'autant plus dans les représentations de ce personnage, ainsi qu'en témoignent les histoires qui font intervenir un *schnorrer* parmi celles compilées et analysées par Freud dans son essai paru en 1905, *Le Trait d'esprit et sa relation avec l'inconscient* (Freud, [1905] 2014). Dans ces histoires juives, les *schnorrers* (le mot yiddish est employé par Freud) traitent l'argent des autres comme s'il était déjà le leur, selon un mécanisme de déplacement qui, comme le rappelle Freud, est l'un des ressorts essentiels du trait d'esprit (comme il l'est du rêve). Ce déplacement qui provoque l'humour crée les conditions de traits d'esprit tendancieux, révélant une certaine hostilité, un retour du refoulé, en l'occurrence la révolte des riches contre le reliquat d'une loi religieuse en porte-à-faux avec les principes individualistes de sociétés qui s'embourgeoisent (Klatzmann, 1998, p. 123).

Par ce bref aperçu de l'apparition du *schnorrer* et de sa fixation comme type culturel en Europe de l'Est, on voit que ses représentations charrient des questionnements essentiels quant au jeu entre individu et communauté dans un monde juif ashkénaze dont les règles évoluent avec la modernité.

Du type culturel au type littéraire

Le *schnorrer* comme personnage littéraire apparaît au milieu du XIX^e siècle chez des auteurs juifs d'Europe centrale et occidentale en langues diasporiques. L'écrivain juif austro-hongrois de langue allemande Leopold Kompert (1822-1886) est connu pour des récits qui, pour la première fois, décrivent sur un mode romanesque la vie juive du ghetto de l'Europe de l'Est. Sa première publication journalistique, intitulée « *Die Schnorrer* » est entièrement consacrée à ce phénomène de la mendicité ambulante (Kompert, 1846, p. 149-154)⁸. Le *schnorrer* apparaît aussi, à partir des années 1880, chez des auteurs de fiction en yiddish : citons Sholem Aleykhem, Mendele Moyhker Sforim, Isaac Leib Peretz ou, plus tard, les frères et la sœur Singer. Figure métonymique d'un monde appauvri que cette littérature s'emploie plus largement à

⁸ Outre la dimension documentaire de cet article qui constitue l'une des sources primaires essentielles auxquels se réfèrent les historiens s'étant penchés sur le sujet du *schnorrer*, on y perçoit déjà le regard du nouvelliste attentif à la particularité des types humains peuplant le monde du ghetto et des communautés rurales qu'il s'appliquera à représenter par la suite. Voir notamment la nouvelle « *Die Kinder des Randars* » dans le recueil *Aus dem Ghetto* (Kompert, 1848).

retranscrire⁹, le *schnorrer* y incarne aussi de manière symbolique une histoire millénaire d'exil et de persécutions.

Ce type, associé à un contexte précis, a nourri une lignée de figures littéraires amenées à se déployer dans un champ culturel plus vaste. Les œuvres des auteurs ici à l'étude, Israel Zangwill et Albert Cohen, se situent respectivement à l'orée et dans les premières décennies du xx^e siècle. On s'intéressera aux personnages principaux de *Le Roi des Schnorrers* (Zangwill, 1894) et *Mangeclous* (Cohen, 1938), et à des personnages secondaires de *Children of the Ghetto* (Zangwill, 1892) et *Solal* (Cohen, 1930). On éprouvera l'hypothèse selon laquelle le *schnorrer* constitue une source d'inspiration importante pour ces personnages, alors que les romanciers procèdent à une opération comparable en ce qu'ils font survivre ce type par un double mouvement simultané : convoquer un type initialement associé à un contexte communautaire précis pour le déstabiliser et le déborder, en y greffant d'autres imaginaires.

Les trajectoires de ces auteurs présentent d'importants échos. L'un comme l'autre a des racines dans les marges de l'Europe : l'Europe de l'Est pour Zangwill (l'actuelle Pologne) dont les parents émigrent pour Londres peu avant la naissance d'Israel en 1864, et l'île de Corfou pour la famille Cohen, qui s'en exile en 1900, également sous les pressions antisémites. Zangwill grandit dans l'*East End* londonien au sein du ghetto juif, dans un foyer pieux où l'on parle yiddish ; à l'école et par sa carrière précoce de publiciste, il acquiert une double culture de juif érudit et de *gentleman* anglais. Il écrit des critiques satiriques, des nouvelles, des romans et des pièces de théâtre avec lesquels il rencontre rapidement un succès considérable en Angleterre et aux États-Unis. La biographie d'Albert Cohen est marquée par l'incertitude identitaire et son univers fictionnel relaie les « tiraillements d'un être partagé entre l'Occident et l'Orient, avec un pied dans chaque univers et n'appartenant pleinement ni à l'un, ni à l'autre » (Decout, 2009, p. 64). Écrivain non français de langue française (un temps apatride, il passe son enfance à Marseille puis acquiert la nationalité suisse) qui ne s'intégrera jamais pleinement dans le paysage des lettres françaises, il connaît toutefois des succès indéniables, notamment avec son cycle romanesque commencé en 1930¹⁰. Ces deux romanciers perçoivent leurs communautés d'origine (le ghetto juif de Londres et celui de Corfou) comme un réservoir inépuisable de personnages prêtant au grossissement caricatural. Chacun écrit dans la langue hôte, l'anglais et le français. On sait que Zangwill, traduit en français au début du siècle, a largement contribué au « réveil juif » qui, dans les

⁹ L'importance de ces images de la mendicité « correspond à une réalité, celle d'un appauvrissement généralisé, dû aux transformations économiques de la Russie tsariste, où le développement capitaliste supprime quantité de métiers traditionnels des Juifs et ruine leur fonction d'intermédiaires économiques », précise Carole Matheron en introduction à l'un des grands textes de la littérature yiddish (Matheron, 1996, p. 31).

¹⁰ Il reçoit notamment le grand prix du roman de l'Académie française l'année de la parution de *Belle du Seigneur*, en 1968.

années 1920, s'est opéré au sein des milieux littéraires juifs français et francophones sur lesquels il exerça une réelle influence¹¹. Dans ce contexte, il y a tout lieu de penser que Cohen a lu Zangwill.

Ces divers parallèles et cette donnée d'histoire littéraire nous invitent à approfondir la question de la filiation entre les deux romanciers. Un moyen de le faire consiste à comparer les deux introductions, ou, pourrait-on dire, les deux « entrées » (au sens théâtral du terme) du *schnorrer* au seuil des œuvres fictionnelles de ces écrivains : le court roman *Le Roi des Schnorrers* (Zangwill, 1894)¹² et le premier roman de Cohen, *Solal* (Cohen, [1930] 2018). En étudiant la façon dont les caractéristiques de ce type culturel s'incarnent dans ces personnages littéraires, on verra que le *schnorrer* permet de penser plus largement le rapport du personnage-type au collectif dont il émerge, par la performance qu'il offre de son type.

Deux entrées du *schnorrer*

Le Roi des Schnorrers se passe au XVIII^e siècle, au sein du quartier londonien de la synagogue de Bevis Mark. Dans les premières pages, un financier nommé Grobstock s'adonne à un manège singulier : à la foule de *schnorrers* guettant l'assemblée de fidèles à la sortie de la synagogue, il distribue des pièces emballées dans des papiers qui en dissimulent la valeur, jouissant des effets de surprise, joie ou déception, qui s'inscrivent sur la physionomie des pauvres hères auxquels il joue son tour. La première occurrence du *schnorrer* dans cet *incipit* est donc collective. Grobstock rencontre ensuite Menasseh da Costa, l'autoproclamé roi des *schnorrers*, qui s'offusque de la farce et l'humilie en retour. Suit la description de Menasseh, faite du point de vue du financier qui d'abord doute, puis finit par se persuader qu'il s'agit d'un *schnorrer* en décryptant son accoutrement :

Seul un *Schnorrer* pouvait s'être fabriqué un turban artisanal, formé d'une calotte noire drapée d'un foulard blanc. Seul un *Schnorrer* pouvait défaire les neuf premiers boutons de son gilet et, si ce relâchement était dû à la chaleur ambiante, s'affubler en même temps d'un vêtement épais comme une couverture, avec des boutons de la taille d'une boussole et des pans qui frôlaient les boucles de ses

¹¹ Voir l'ouvrage de Nadia Malinovich (2010) où le rôle crucial dans ce « réveil » d'André Spire, ami de Cohen, est rappelé. Spire fut un fervent admirateur de Zangwill dont la lecture, dès 1904, opéra comme un ferment de son retour au judaïsme et dont il fut l'un des passeurs en français, lui consacrant plusieurs textes. Dans son article intitulé « L'humour dans l'œuvre d'Israël Zangwill » (1951), André Spire revient sur l'impact énorme qu'eut sur sa propre trajectoire la lecture de la nouvelle « Chad Gadya », traduite en français par Mathilde Solomon dans les *Cahiers de la Quinzaine* (Zangwill, 1904). Il y expose comment cette lecture influença également toute une génération d'écrivains, génération avec laquelle Cohen a frayed et échangé, à commencer par Spire.

¹² On renvoie à la traduction française d'Isabelle Di Natale et Marie-Brunette Spire (Zangwill, [1894] 1994). Les personnages de *schnorrers* apparaissent ailleurs dans l'œuvre de fiction de Zangwill, ainsi sous les traits de Melchitsedek Pinchas dans la somme romanesque *Children of the Ghetto*, qui consacrera la carrière du jeune Zangwill (Zangwill, 1892) ou dans plusieurs nouvelles qui forment le recueil *Ghetto comedies* (Zangwill, 1907).

souliers, même si cette longueur s'harmonisait avec celle de la jaquette, laquelle dépassait le haut-de-chausses. Qui enfin, sauf un *Schnorrer*, pouvait porter ce pardessus à la façon d'une cape les manches pendantes, évoquant ainsi, vu de côté, l'allure d'un manchot ? En dehors du piteux état de l'étoffe, couleur tabac, on pressentait sans peine que son propriétaire ne s'habillait pas sur mesure ni selon les canons de la mode. [*None but a Schnorrer would wear a home-made turban, issue of a black cap crossed with a white kerchief; none but a Schnorrer would unbutton the first nine buttons of his waistcoat, or, if this relaxation were due to the warmth of the weather, counteract it by wearing an over-garment, especially one as heavy as a blanket, with buttons the size of compasses and flaps reaching nearly to his shoe-buckles, even though its length were only congruous with that of his undercoat, which already reached the bottoms of his knee-breeches. Finally, who but a Schnorrer would wear this overcoat cloak-wise, with dangling sleeves, full of armless suggestion from a side view? Quite apart from the shabbiness of the snuff-coloured fabric, it was amply evident that the wearer did not dress by rule or measure.*] (Zangwill, 1894, p. 6, trad. p. 12)¹³

Considérons maintenant la première apparition de Mangeclous, le personnage de Cohen, sur l'île de Céphalonie¹⁴. Contrairement à chez Zangwill, le terme de *schnorrer* n'apparaît pas dans le texte de Cohen¹⁵. Le premier chapitre est centré sur le héros, Solal, qui rejoindra bientôt l'Occident où il mènera une carrière de diplomate. Mangeclous en est le parent grotesque. Tandis que le très jeune Solal étudie sagement le Talmud, Mangeclous fait son entrée avec une requête dans l'antichambre du rabbin Maïmon, grand-père de Solal et des cinq cousins et amis, les « Valeureux ».

Précédé de sa toux dont les échos se répercutaient dans les nombreuses cavernes de ses poumons tuberculeux et vivaces, le faux avocat Mangeclous entra, suivi de deux amis, Salomon et Matthatias. Ses pieds nus écartés, il fit craquer ses formidables mains tout en os, poils et veines, boutonna sa redingote noire, souleva son chapeau haut de forme, ajusta une plume d'oie au creux de son oreille, eut un sourire inutilement sardonique et demanda à parler d'urgence au grand rabbin. (Cohen, [1930] 2018, p. 87-88)

Le gilet (*waistcoat*), les hauts-de-chausses (*knee-breeches*) et les boucles des souliers (*shoe-buckles*) de Menasseh ; la redingote et le chapeau haut-de-forme de Mangeclous sont autant de signifiants qui renseignent soit sur le lieu où se déroule le récit, soit sur les pays dont le personnage convoite la nationalité : Mangeclous est

¹³ Toutes les traductions françaises, notamment celle à laquelle on se réfère, mettent une majuscule pour le terme yiddish.

¹⁴ Une île nommée Céphalonie existe réellement en mer ionienne. Mais Céphalonie est aussi, dans l'univers cohénien le double fictionnel de l'île de Corfou, dont Cohen est originaire – située plus au Sud dans la mer ionienne.

¹⁵ Étant donné que le monde que dépeint Cohen est séfarade, il n'est pas étonnant que les mots yiddish y soient rares. Fait notable, les langues communautaires telles que l'hébreu biblique, le ladino ou le dialecte des Pouilles et le dialecte vénitien propres à cette communauté juive corfiote sont également absents du texte. Sur la façon qu'ils ont chacun d'écrire « de l'intérieur » du judaïsme, Cohen se situe donc loin de Zangwill, adepte d'un certain multilinguisme, comme l'atteste le glossaire ajouté à *Children of the Ghetto* (Zangwill, 1892).

amateur des élégances françaises et anglaises¹⁶. Effet recherché ou produit du hasard ? En résulte une interprétation bien à eux de la mode à l'occidentale, par la pioche d'éléments typiques qu'ils combinent à des éléments qui les en éloignent radicalement : ainsi du turban artisanal¹⁷ fabriqué par Menasseh, ou de la plume d'oie que Mangeclous ajuste au creux de son oreille. Dans les deux cas, le motif sartorial apporte la marque tangible d'un vagabondage connoté par leur apparence hétéroclite. Du reste, cette propension à la juxtaposition de vêtements ou d'accessoires redouble en un sens le geste même des deux romanciers qui s'emparent ici d'un type ashkénaze sur lesquels ils superposent et forgent leurs personnages séfarades.

L'excentricité des personnages réside aussi dans l'énigme que posent ces accoutrements. Chez Cohen, le mystère consiste dans l'anachronisme de Mangeclous, le Méditerranéen aux pieds nus, dont les standards de l'élégance sont restés figés au milieu du xix^e siècle. Chez Zangwill, l'énigme est d'ordre physique car les vêtements du *schnorrer* défient les lois de la gravité : comment tous ces matériaux de longueur, de poids et de texture différents peuvent-ils tenir ensemble ? La syntaxe en rend compte par l'usage d'une conditionnelle (« *if this relaxation were due to the warmth of the weather* ») suivie d'une apposition puis d'une concessive (« *even though its length were only congruous with that of his undercoat* ») à laquelle s'ajoute encore une relative (« *his undercoat, which already reached the bottoms of his knee-breeches* ») : l'ensemble forme un tissu langagier qui mime des effets de congruence ou au contraire de débordement de ces étoffes et de leurs attaches, redoublant le processus complexe et précaire de l'habillement du *schnorrer*. La pompe hétéroclite de sa vêtue évoque, non sans ironie, les portraits en majesté, corroborant le titre qu'il s'attribue lui-même dans la diégèse « le roi des *schnorrers* », par lequel il parasite le plus haut rang du récit national anglais. Enfin, la mention des boutons gros comme des boussoles (« *buttons the size of compasses* ») et ce qui peut se lire comme un jeu de mot, intraduisible en français, « *Who but a Schnorrer would wear this overcoat cloak-wise* », réactivent la métaphore du corps-horloge et achèvent de sceller l'aura cosmique du *schnorrer*, qui, en *sus* de son allure de monarque, se voit ici transfiguré en un outil de mesure de l'espace et du temps¹⁸.

¹⁶ « Ce qui m'irait bien ce serait des nationalités panachées, voilà, comme les glaces vanille-fraise. J'aimerais avoir un passeport franco-anglo-américano-tchéco-scandinavo-suisse », rêve tout haut Mangeclous, dans le roman auquel il donne son nom (Cohen, [1938] 2018, p. 528).

¹⁷ Ce turban, qui rattache le personnage à l'imaginaire oriental, est le premier indice de l'identité séfarade de Menasseh da Costa, avant que la mention de son nom ne vienne la confirmer.

¹⁸ *Cloak* signifie la cape, et *clock* l'horloge. Bien que les deux mots ne se prononcent pas à l'identique, *Cloak-wise* (à la manière d'une cape), appelle à la mémoire *clockwise* (dans le sens des aiguilles d'une montre). Le mot-valise souligne l'image du mystère qu'est la cape, semblant ici voiler une identité pourtant toute apparente.

Outre ces éléments prosopographiques, il convient de voir comment se formule dans ces textes la caractérisation axiologique du *schnorrer* : le fait que son humilité socio-économique n'aille pas de pair avec l'humilité au sens moral du terme. Ces personnages combinent deux traits *a priori* inconciliables selon l'éthique du capitalisme : l'habileté et la misère.

Le génie de Menasseh da Costa constitue la matière du roman *Le Roi des Schnorrers*, dont la trajectoire narrative va se déployer au gré de l'habileté tactique et rhétorique du protagoniste¹⁹. Mangeclous, lui, s'autoproclame « habile » parmi maintes qualités rares, avant même qu'elles n'aient le temps de se déployer dans la narration. Le narrateur répercute le ton hyperbolique du personnage, reprenant et allongeant encore la liste des métiers et des titres déclinés plus haut sur sa carte de visite :

[...] fripier, précepteur, spécialiste, peintre, vétérinaire, pressureur universel, médecin de chiens, improvisateur, poseur de ventouses terribles, chantre à la synagogue, péritoniste, perforateur de pain azyne, cartomancien, pilote, failli, intermédiaire après coup, prestidigitateur, mendiant plein de superbe, dentiste...
(Cohen, [1930] 2018, p. 88)

Un terme arrête l'attention dans cet extrait : la « superbe ». Connotant à la fois l'orgueil et la majesté, ce mot serait une excellente traduction pour *chutzpah*. Logé au milieu de cette caractérisation foisonnante, on trouve donc mendiant avec *chutzpah*, c'est à dire le *schnorrer* en traduction française : « mendiant plein de superbe », entouré des nobles fonctions de « prestidigitateur » et de « dentiste ».

Le schnorrer un et multiple

Chez Zangwill, on a vu que Menasseh da Costa fait son entrée après un autre personnage, collectif : une foule de *schnorrers* aux abois. Ces derniers ont, pour la plupart, abandonné les caftans des ghettos allemands au profit d'habits londoniens troqués ou récupérés à leur arrivée (Zangwill, [1894] 1994, p. 8). Ils appartiennent donc au monde ashkénaze, et leur régime de vêture est celui du remplacement quand Menasseh privilégie, lui, la superposition. Le texte mentionne une file de mendiants, un cordon de *schnorrers* (« *a string of Schnorrers* ») (p. 6, trad. p. 8) qui se défait bientôt pour laisser apparaître le premier d'entre eux, le seul dont on connaîtra le nom propre à rallonge, signalant un personnage séfarade : Menasseh Bueno Barzillai Azevedo da Costa. Dans l'Angleterre du XVIII^e siècle, la communauté

¹⁹ Dans la préface qu'il signe dans une autre traduction du roman de Zangwill, Richard Marienstras souligne à raison la présence, en arrière-plan de cette figure, d'autres modèles d'indigents futés et ambitieux, notamment le picaire ; intertextualité qui s'articule fort bien avec les origines ibériques du séfarade Menasseh Da Costa (Zangwill, [1894] 1980, p. xii-xiii).

séfarade est la plus ancienne, nimbée d'un prestige dont sont dépourvus les récents émigrés d'Europe de l'Est. Le *schnorrer* de Zangwill existe donc d'abord sous forme de complément d'un nom commun et collectif (*a string of*), avant de coller à la peau d'un personnage atypique (*the King of*²⁰) porteur de la mémoire d'un exil séculaire, à la fois semblable aux autres mais s'en distinguant radicalement.

Dès sa première apparition dans le passage cité plus haut, le personnage de Mangeclous est lui aussi présenté comme à la fois unique et multiple. Annoncé par la longue liste de ses titres et fonctions fantaisistes, il fait son entrée sous le signe de la multiplicité, « précédé de sa toux, dont les échos se répercut[ent] dans les nombreuses cavernes de ses poumons tuberculeux et vivaces ». Avant même son entrée en scène, il est donc question des trous et creux qui le constituent et où circulent les sons émis par cet avatar du joueur d'instrument à vent, la *Schnurrpfeife*. En plus de connoter une idée de contamination, l'expression oxymorique « tuberculeux et vivaces » suggère ainsi que la force vitale de Mangeclous se nourrit de sa propre maladie. Elle vient corroborer la formule qui nous semble, à ce stade de l'analyse, pouvoir définir l'axiologie du *schnorrer* : c'est un être dont la caractéristique propre est de savoir *convertir le manque en force* dans l'espace du discours et, en l'occurrence, de la fiction.

Si nul mieux que Mangeclous n'incarne cette axiologie dans l'œuvre d'Albert Cohen, il convient d'ajouter que ce personnage est lui aussi intrinsèquement lié à un collectif. En effet, Mangeclous fraie avec un groupe, dénommé les « Valeureux », cinq compères qui se déplacent, complotent et bavardent le plus souvent ensemble. En outre, d'un point de vue structurel, l'un des « effets-Mangeclous²¹ » consiste dans le fait d'hyperboliser certaines caractéristiques présentes chez d'autres personnages cohéniens. On pense au héros Solal qui, à la fin de *Belle du Seigneur*, sans en avoir d'abord conscience, reprend les termes et le style de l'anti-héros Mangeclous tel qu'il se présentait lui-même deux tomes plus tôt²². Paria échoué dans la capitale d'une France qui l'a destitué de sa nationalité, Solal se regonfle d'un coup en imaginant « faire graver Noble Usurier sur la plaque de cuivre » d'une boutique de prêteur sur gages²³. Le cousin parodique précède dans la diégèse le héros tragique, dont il se fait le ventriloque : le creux vient avant le plein, le marginal avant le modèle. Le *schnorrer* est ce type inimitable et irremplaçable auquel,

²⁰ En français, la valeur superlative de la tournure « le roi des » est tout aussi audible qu'en anglais ; en revanche, tout ce que connote culturellement ce titre de « King » pour un anglais ne peut trouver d'exact équivalent en français, étant donné la différence du destin de la tradition monarchique dans les deux pays.

²¹ La formule a donné son titre à l'ouvrage de Judith Kauffmann consacré au personnage de Mangeclous (1999).

²² C'est à-dire dans *Mangeclous*, si l'on suit l'ordre des parutions retenu par Philippe Zard dans la dernière édition (Cohen, 2018).

²³ Cette réécriture visible de la Passion du Christ, où Solal se transforme en mendiant, se situe au chapitre xciii de *Belle du Seigneur* (Cohen, [1968] 2018, p. 1503).

pourtant, les références sont multiples, traversent les frontières comme par vocation à se répandre, se disséminer.

« Être répandu et non concentré »

Chez Zangwill comme chez Cohen, le *schnorrer* s'interroge sur ce statut paradoxal de type atypique et réfléchit sur sa propre condition.

Dans le chapitre 5 de *Le Roi des Schnorrers*, Menasseh da Costa utilise la métaphore du sel pour justifier le caractère indispensable de sa présence dans la communauté. L'image du sel apparaît aussi dans le chapitre 32 de *Solal* mais ce n'est pas Mangeclous qui l'emploie, du moins pas en premier²⁴. L'épisode relate la tentative d'installation en Palestine d'une petite colonie constituée de Juifs de Céphalonie. L'expérience est un fiasco, l'affrontement avec la population arabe débouche sur un massacre absurde, rapporté dans un style tantôt burlesque tantôt héroï-comique. Face à l'évidence de cet échec, l'ancêtre Maïmon qui, à ce stade du récit, vit déjà dans son cercueil, dit tout haut ce que chacun pense tout bas : ils feraient mieux de se disperser de nouveau – « Est-il juste que je ne voie pas les autres pays avant de défaillir dans les bras de l'ange de la mort ? Et suis-je une population pour rester en cette Palestine ? Le sel doit être répandu et non concentré. » (Cohen, [1930] 2018, p. 316) Dans les deux extraits, le sel est employé comme un comparant dont les sens sont différents. Chez Zangwill, le *schnorrer* est comme le sel pour sa communauté : de même que le condiment dans la cuisine, il est à la fois accessoire et nécessaire. Il vaut en tant qu'il entre en interaction avec les aliments, en tant qu'on lui donne une place qui, sans être centrale, lui offre la possibilité de circuler dans la communauté. Chez Cohen, le sel est une image du peuple juif dont la destinée diasporique est réaffirmée. Un autre modèle que celui de l'État-Nation est ici valorisé, à une époque de forte affirmation des nationalismes – les années 1930 – comme s'il importait de faire résonner une voix alternative à ce modèle national, en même temps que de promouvoir le projet d'un État juif au sein de la communauté internationale²⁵. Le comparant du sel, commun à Cohen et Zangwill, attire l'attention sur le fait que le *schnorrer* vaut aussi comme une métaphore du peuple juif dans son ensemble, au-delà des distinctions culturelles tracées par les catégories d'ashkénaze ou de séfarde.

²⁴ L'expression revient aussi dans *Mangeclous* au sujet d'un chanteur ambulant que croise Adrien Deume (Cohen, [1938] 2018, p. 612-613) et deux fois dans *Solal* au sujet de Salomon (Cohen, [1930] 2018, p. 208 et p. 314).

²⁵ Cette voix alternative formulée dans l'espace fictionnel invite à rappeler que Cohen s'intéresse depuis 1919 au sionisme. De façon comparable à Zangwill, qui fut en Angleterre le chantre d'un sionisme hétérodoxe, Cohen aborde ce combat avant tout comme un problème intellectuel et humain avant d'y consacrer ses actions de diplomate dès 1939, lorsqu'il devient le représentant personnel de Chaïm Weizmann à Paris, puis conseiller au département politique de l'Agence juive pour la Palestine.



Dans le passage qui suit immédiatement, Mangeclous agit encore en bon *schnorrer*, reprenant l'image du sel à son compte et s'attribuant tranquillement l'autorité des propos qui viennent d'être tenus par Maïmon. « Il me semble que le vieux parle juste, dit Mangeclous. Nous sommes le sel, je l'ai dit. Et il me tarde d'aller saler les autres pays. » (Cohen, [1930] 2018, p. 316) : en revivifiant la métaphore biblique du « sel de la terre » (Sermon sur la Montagne, *Matt.* v, 13), le *schnorrer* se fond dans le groupe du peuple juif, qu'il incarne, glissant insensiblement du « je » au « nous », de sorte que les référents de ces pronoms se superposent en une vision du monde où la notion de propriété se retrouve diluée et somme toute peu pertinente. Allant chercher une citation du Nouveau Testament et reprenant les propos d'un ancien auxquels il adjoint son commentaire, selon une méthode toute talmudique, il fait résonner de son humour grave la question de la survie d'une population tiraillée entre divers modèles de fixation, d'assimilation et de circulation.

BIBLIOGRAPHIE

ANONYME, *Duden Deutsches Universalwörterbuch*, Bibliographisches Institut, Mannheim, 1983.

BORNSTEIN Roni Aaron, *Schnorrers: Wandering Jews in Germany 1850-1914*, Tel Aviv, Dekel, 2013.

COHEN Albert, *Solal et les Solal*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2018. Dans cette édition établie par Philippe Zard, les quatre romans, dont les premières dates de publication sont ci-après rappelées, sont replacés selon l'ordre génétique et diégétique plutôt que l'ordre de publication. Le volume contient *Solal* (1930), *Mangeclous*, (1938), *Les Valeureux* (1969), *Belle du Seigneur* (1968).

DECOUT Maxime, « Albert Cohen, un solitaire dans la littérature française », *Les Temps Modernes*, vol. 5, n° 656, 2009, p. 64-82 ; également en ligne : <https://www.cairn.info/revue-les-temps-modernes-2009-5-page-64.htm>. DOI : <https://doi.org/10.3917/ltn.656.0064>.

FOUCAULT Michel, *Les Mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1976.

FREUD Sigmund, « Le Trait d'esprit et sa relation avec l'inconscient » (1905), *Œuvres complètes*, vol. vii, trad. André Bourguignon, Pierre Cotet et Jean Laplanche, Paris, PUF, 2014. Le titre original de l'essai est : « Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten ».

GRALL Catherine, « Le personnage de nouvelle : quel type ? quel individu ? », dans Françoise Lavocat, Claude Viot-Murcia et Régis Salado (dir.), *La Fabrique du personnage*, Paris, Honoré Champion, 2007.

JACOBS Joseph et EISENSTEIN Judah David, notice « Schnorrer », dans Isidore Singer (dir.), *Jewish Encyclopedia*, t. 11, New York, Funks and Wagnalls, 1901-1906.

KAUFFMANN Judith, *Grotesque et marginalité : variations sur Albert Cohen et l'effet-Mangeclous*, Bern, Peter Lang, 1999.

KLATZMANN Joseph, *L'Humour juif*, Paris, PUF, 1998.

KOMPERT Leopold, « Die Schnorrer », *Sonntagsblätter*, 15 février 1846, p. 149-154. Non traduit en français.

KOMPERT Leopold, « Die Kinder des Randars », *Aus dem Ghetto*, Leipzig, Fr. Grunow, 1848. Paru en français sous le titre « Les Enfants du Randar », dans Leopold Kompert, *Scènes du Ghetto*, Paris, Michel Lévy Frères, 1859.

LUGASSY Maurice, « Zangwill/Cohen : une parenté de cœur et d'esprit », *Cahiers Albert Cohen*, n° 17, *Albert Cohen et la modernité littéraire*, 2007.

MALINOVICH Nadia, *Heureux comme un Juif en France : intégration, identité, culture*, Paris, Honoré Champion, 2010. Paru en anglais sous le titre *French and Jewish: Culture and the Politics of Identity in Early Twentieth-Century France*, Oxford, Portland, Littman Library of Jewish Civilization, 2008.

MATHERON Carole, « Introduction » à Mendele Moykher Sforim, *Fishké le boiteux* (1868-1888), trad. Carole Matheron, Paris, Le Cerf, 1996. Le titre en yiddish translittéré est *Fishke der Krumer*.

NAHSHON Edna, « Introductory Essay to the play The King of Schnorrers », dans Edna Nahshon (dir.), *From the Ghetto to the Melting Pot, Israel Zangwill's Jewish Plays*, Detroit, Wayne State UP, 2006, p. 389-399.

Survie d'un type littéraire. Quand le schnorrer fait son entrée dans les œuvres d'Israel Zangwill et d'Albert Cohen.

SPIRE André, « L'humour dans l'œuvre d'Israël Zangwill », *Revue de la Pensée Juive*, n° 6, 1951.

THAU Norman-David, « Cohen et Zangwill : Juifs sans judaïsme et judaïsme sans Juifs ? », dans Alain Schaffner et Philippe Zard (dir.), *Albert Cohen dans son siècle*, actes du Colloque de Cerisy, Paris, Le Manuscrit, 2005, p. 41-63.

VACHER Anne-Marie, « Permanence et filiations du personnage de Mangeclous », *Cahiers Albert Cohen*, n° 22, *Retour sur Mangeclous*, 2012.

ZANGWILL Israel, *Le Roi des Schnorrers*, trad. Isabelle Di Natale et Marie-Brunette Spire, Paris, Autrement, 1994.

ZANGWILL Israel, *Le Roi des Schnorrers*, trad. Sylvie Finkielsztajn et Odile Finkielsztajn, introduction Richard Marienstras, Paris, J.-C. Lattès, 1980.

ZANGWILL Israel, *Ghetto comedies*, Londres, W. Heinemann, 1907.

ZANGWILL Israel, « Chad Gadya », trad. Mathilde Solomon, *Cahiers de la Quinzaine*, 6^e série, 3^e cahier, Paris, 1904.

ZANGWILL Israel, *The King of Schnorrers: Grotesques & Fantasies*, Londres, Heinemann, 1894.

ZANGWILL Israel, *Children of the ghetto*, Londres, Heinemann, 1892.

PLAN

- Du phénomène historique au type social et culturel
- Du type culturel au type littéraire
- Deux entrées du schnorrer
- Le schnorrer un et multiple
- « Être répandu et non concentré »

AUTEUR

Mélanie Labrande

Voir ses autres contributions

Aix-Marseille Université, CIELAM, melisande.labrande@gmail.com